

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

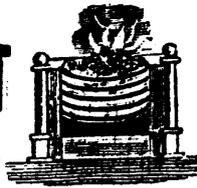
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									



VOL. I.

SAMEDI, 6 NOVEMBRE 1841.

No. 51.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

RESIGNÉE, (suite).

NOUVEAU PLAN.

Un bon nombre d'Abonnés du *Coin du Feu* nous ayant témoigné beaucoup de chagrin de se trouver privés des lectures intéressantes que leur offrait cette collection, et nous ayant offert, pour nous induire à recontinuer la publication, de payer quelque chose de plus, nous avons résolu pour les satisfaire eux et tous ceux qui aiment le genre de littérature dont le *Coin du Feu* a été alimenté jusqu'à présent, d'essayer un nouveau mode de publication moins dispendieux, surtout pour les Abonnés de loin. Ce plan consiste à publier, les Nouvelles que contient le *Coin du Feu*, à notre commodité, en cahiers dont chacun renfermera une nouvelle complète, et séparée, ce dont il sera donné avis dans le *Canadien*, aussitôt l'impression finie.

Les personnes de la Campagne qui voudront recevoir régulièrement ces Nouvelles voudront bien nous en écrire, en indiquant la voie de transmission à leur convenance. Pour le District de Montréal on pourra s'adresser à M. FABRE, libraire—dans tous les cas par lettres affranchies.

Le prix de chaque cahier ou livraison sera proportionné à son volume, et il sera aussi modique que possible, afin de le rendre accessible à un plus grand nombre de lecteurs. Ce prix sera d'autant plus bas que le débit sera plus considérable.

FRECHETTE & CIE.

RESIGNÉE.

[SUITE.]

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE RETOUR.

Au moment de continuer cette histoire, il nous revient en mémoire la demande du maître de philosophie à M. Jourdain, et la réponse de celui-ci : « Vous savez le latin, sans doute ?—Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire. »

N'osant pas espérer que les lecteurs du *Siècle* aient gardé le souvenir de deux des personnages dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, Alexandre Duveyrier et Fanny Lascourt, nous leur demandons la permission de rappeler som-

mairement les faits que nous avons racontés en détail il y a quelque temps.

Eugène Lascourt, riche banquier, avait pris chez lui, en qualité de caissier, un jeune homme nommé Alexandre Laville. Quand Lascourt reçut il ignorait que la veille du jour où il confia les clefs de sa caisse, le jeune Laville, conduit par hasard dans un bal où personne ne savait son nom et d'où s'était retiré sans le présenter celui qui l'avait amené, avait pris place à une table de jeu. Il avait joué avec tant de bonheur que pour détourner les soupçons il s'était vu obligé d'implorer la protection d'une jeune dame qu'il ne connaissait pas, mais qui avait paru l'examiner avec intérêt ; cette dame était la femme de Lascourt, que des affaires avaient empêché d'assister à ce bal. La beauté de Fanny, le service qu'elle avait consenti à lui rendre, le hasard qui après cette première rencontre les réunissait dans la même maison, frappèrent vivement l'imagination et le cœur d'Alexandre. Il devint amoureux de Fanny, et son amour s'accrut par le silence et la contrainte qu'il dut s'imposer. Lascourt le traitait en ami et forma le projet de le marier à une de ses nièces, à une fille de son frère aîné mort depuis plusieurs années. Trompé par des rapports, inexacts, le banquier apprit imparfaitement l'aventure du bal, les soupçons qui avaient plané sur la probité d'Alexandre, la protection que sa femme lui avait accordée, protection qui était et qui devait être d'abord pour lui inexplicable. En même temps, il crut avoir acquis la preuve d'une liaison adultère entre le jeune homme et Fanny, et il accusa celle-ci, sans qu'elle pût se justifier dans le premier moment, d'avoir vendu en secret ses diamants pour réparer les infidélités de son amant qui était un joueur. Un duel, qu'un évènement de Fanny l'empêcha de prévenir eut lieu. Lascourt, après avoir blessé Alexandre, exigea une séparation. Ce fut alors que sa femme renvoya la honte à celui qui l'accusait. Elle lui révéla le fatal secret qu'elle avait découvert. Quelques années auparavant, Lascourt, déjà amoureux d'elle, mais sans fortune pour obtenir sa main, avait trouvé, un soir, un portefeuille renfermant cent mille francs en billets de banque ; il avait été obligé de partager ce trésor avec un homme nommé Loustal, qui avait gardé le portefeuille, qui, plus tard, se servant contre

lui de ce témoignage accusateur, et le menaçant de divulguer l'origine de sa fortune, le rançonna plusieurs fois.

Ce portefeuille réclamé en vain par son possesseur (Lascourt, le lendemain même du jour où il l'avait trouvé, était parti pour l'Angleterre), appartenait à un négociant nommé Duveyrier, dont cette perte avait amené la ruine et le suicide à la suite d'un banqueroute déclarée frauduleuse. Alexandre était le fils de Duveyrier et cachait son nom sous le nom supposé de Laville, à cause de l'infamie qui pesait sur la mémoire du banqueroutier. Fanny, avant son mariage, avait vu le malheureux Duveyrier chez son père : elle lui avait entendu raconter son malheur, auquel personne ne voulait croire, et l'accent de vérité qu'elle remarqua dans ses paroles avait gravé dans sa mémoire le souvenir de cette scène. Quelques années plus tard, un mois environ avant le bal où elle rencontra Alexandre, elle avait trouvé chez Loustal, devenu marchand de bijoux, le portefeuille sur lequel était écrit le nom de Duveyrier, et qui renfermait dans une de ses poches le portrait du vieux négociant, dont elle n'avait pas oublié les traits. Forcée de se cacher par l'arrivée de son mari, elle avait entendu d'une chambre voisine la conversation de Loustal et de Lascourt ; il ne lui était plus permis de douter de leur complicité. La première fois qu'elle vit Alexandre, elle fut frappée de sa ressemblance avec Duveyrier, et elle mit à l'examiner une attention que le jeune homme remarqua et qui l'engagea à s'adresser à elle. Presque aussi troublée que lui, elle consentit à répondre de son honneur.

Lorsqu'il fut entré dans la maison de banque de son mari, elle découvrit bientôt son véritable nom. Pour réparer, autant qu'il était en elle, la faute de Lascourt, elle vendit successivement et en secret ses diamants, et à plusieurs reprises elle envoya, sans se faire connaître, des sommes assez considérables à la mère d'Alexandre, retirée en province.

Un soir, après avoir raconté à Fanny l'histoire des malheurs de sa famille, qu'il croyait ignorés d'elle, la voyant très émue et toute en larmes, il était sur le point de lui avouer qu'il l'aimait : Lascourt les surprit ; un duel, comme nous l'avons dit, eut lieu. Le jeune homme guérit d'une blessure qui mit longtemps sa vie en danger. Lascourt, instruit par sa femme qu'Alexandre était le fils de Duveyrier, lui donna les moyens de réhabiliter la mémoire de son père et de rappeler sa mère à Paris. Il le fit son associé, obtint de lui la promesse qu'il épouserait Marianne, sa nièce, qu'il lui avait déjà destinée ; puis, dévoré par ses remords, il partit avec sa femme !... pour l'Italie.

Le portefeuille dont Loustal avait consenti à

se dessaisir moyennant une forte somme avait été anéanti. Il ne restait aucune preuve matérielle qui pût accuser Lascourt et révéler la vérité. Le duel et la blessure grave qui le suivit servirent de prétexte à la générosité du banquier. On s'était promis réciproquement le silence sur les causes de combat et sur le combat lui-même. Mme Duveyrier, absente de Paris, et Marianne qui alors n'habitait pas avec son oncle, n'en avaient rien su. Quelque temps après qu'il se fût mis à la tête de la maison de banque, Alexandre fit venir sa mère de Paris, trouva pour sa sœur un mariage avantageux en province, et regardant comme un devoir pour lui d'accomplir le désir de son bienfaiteur, il épousa Marianne.

Ces deux personnages, Alexandre et Fanny, allaient donc se retrouver dans une situation aussi simple au premier coup-d'œil que les événements qui les avaient réunis d'abord étaient compliqués et mystérieux. Aucun hasard ne dominait désormais leur existence, et leur bonheur ou leur malheur semblait ne plus dépendre que de leur volonté. Mais le cœur a des abîmes et des écueils cachés où font naufrage les félicités en apparence les plus certaines. Les actions de l'homme ne s'effacent pas comme les empreintes d'une force aveugle. La faute survivait à celui qui l'avait commise, et laissait à recueillir un héritage de pleurs et de tourments nouveaux. Après avoir rempli de trouble la première moitié de leur existence, elle créait entre eux des rapports secrets, des désirs et des regrets longtemps comprimés qui devaient se faire jour tôt ou tard. Déjà même le lecteur a vu que Marianne souffrait de l'indifférence de son mari, indifférence dont un séducteur cherchait à profiter, et il a deviné quelle en était la cause.

Alexandre redoutait le retour de Fanny ; Marianne le désirait au contraire espérant que devant elle, celui qui la négligeait saurait au moins se contraindre. Quant à Mme Duveyrier, elle l'attendait impatientement, sans autre pensée que celle de voir et de remercier la bienfaitrice de sa famille. Il lui semblait qu'elle devait se dévouer à aimer cette femme, à l'entourer de respect et d'une sorte de culte, car à ses yeux elle héritait de tout ce qu'il y avait de bon et de noble dans la conduite de Lascourt. Un esprit plus accessible aux passions se seraient peut-être étonnés de cette affection et de cette générosité extraordinaires, et avant d'accepter la réparation du jugement inique des hommes, aurait cherché, pour mesurer sa reconnaissance au mérite du bienfait, à peser scrupuleusement les motifs d'une vertu si rare. Mais il arrive souvent que les cœurs les plus purs doivent leur candeur et leur quiétude à l'absence d'une raison supérieure, à une certaine naïveté de sentiments qui n'admet le mal que

comme une exception. Pour eux, la parole et la pensée sont une seule et même chose, le visage est un miroir et non un masque, et si quelquefois le doute les arrête un instant dans l'appréciation d'un fait obscur, ils le rejettent bientôt pour accueillir à sa place une explication consolante. Mme Duveyrier appartenait à la classe respectable des optimistes par ignorance, et sa tendresse de mère trouvait tout naturel qu'on aimât son fils comme elle l'aimait elle-même.

Depuis huit jours la grande préoccupation de la famille était l'arrivée prochaine de Mme Lascourt. Un soir Alexandre, sa femme et sa mère, étaient réunis dans le salon. Vers huit heures, Marianne, qui pendant toute la journée avait été en conférence secrète avec sa femme de chambre, sortit et les laissa seuls. Mme Duveyrier dit à son fils :

— Tu parlais tout à l'heure d'une nouvelle absence ; est-elle donc absolument nécessaire ?

— Oui, ma mère.

Elle le regarda en souriant comme si elle doutait de la vérité de cette réponse.

— Voulez-vous, continua-t-il en souriant à son tour de son air d'incrédulité, voulez-vous que je vous explique en détail les opérations financières qui exigent ma présence ailleurs ?

— Non, mais je regrette que tu sois obligé de nous quitter si souvent ; ne le regrettes-tu pas aussi quelquefois ?

— Sans doute.

— Ces absences peuvent affliger ta femme.

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Il est naturel de supposer qu'elles ne lui plaisent pas.

— Marianne est raisonnable, et je suis sûr qu'elle s'y résigne aisément.

— J'ai peur que tu ne sois pas heureux.

— Que me manque-t-il ?

— Rien en apparence. Mais je te connais, notre ancienne misère et les mauvais jours que nous avons passés ont fait de toi, au sein de la richesse, un homme simple et honnête comme était ton père : la fortune ne t'a pas changé. Tu ne ressembles pas à tes confrères que je vois ici quelquefois et que j'entends parler : tu n'as pas fait comme eux ton seul Dieu de l'amour du gain. Tu aimerais le soir, au sortir des affaires, le repos et les joies tranquilles de ton intérieur ; mais ce que tu trouves chez toi ne suffit pas pour t'y retenir. Marianne a-t-elle quelque défaut de caractère qui m'ait échappé ? Je suis presque sa mère, et je crois qu'elle m'aime, car j'ai toujours été avec elle affectueuse, discrète, réservée, et je lui ai cédé toute l'autorité. Si elle a quelques torts, je peux la gronder doucement, la conseiller. Il vaudrait bien mieux me charger de ce soin que de le laisser à un autre. Madame

Lascourt verra ce que je vois, veux-tu qu'elle pense mal de toi ?

— Je vous le répète, dit Alexandre, que sa déférence pour sa mère engageait seule à ne pas terminer brusquement la conversation, vous vous trompez. De tristes événements ont fait de moi votre protecteur dans un temps où je devais être encore soumis à vos volontés : je ne chercherai jamais à me soustraire à vos remontrances, mais, je vous en prie, ne dites rien à Marianne, car je n'ai rien à lui reprocher. Elle m'aime, je le sais.

— C'est toi alors qui ne l'aimes pas. Tu as gardé le souvenir de quelque amour de ta jeunesse ; n'est-ce pas ?

Alexandre tressaillit légèrement, et pour toute réponse fit un signe de tête négatif. Sa mère continua :

— Ce sont là des secrets qui n'appartiennent qu'à toi. Dieu veuille que je n'aie pas deviné la cause de ta tristesse !

Il se turent, également embarrassés, la mère du soupçon qu'elle venait d'exprimer, le fils de la manière insuffisante dont il l'avait repoussé. Ni l'un ni l'autre ne s'aperçut du bruit et du mouvement qui régnait dans la maison. Des voix se firent entendre tout à coup.

— Qu'est-ce donc ? dit Alexandre, comme s'il sortait d'un rêve. Marianne rentra la figure épanouie et la joie dans le regard. Il n'eut pas besoin de l'interroger ; car il vit à côté d'elle une dame qu'elle tenait par la main et qui semblait hésiter à franchir le seuil de la porte. Le nom de Fanny expira sur ses lèvres ; il se reprit et s'écria :

— Madame Lascourt !

Puis il s'inclina, aussi ému que le jour où, attachant sur elle un triste et long regard, il lui avait dit adieu, sans espérance de la revoir.

Marianne, attribuant cela à la surprise de son mari, se retourna en riant vers Mme Lascourt.

— On vous reçoit avec une grande froideur, ma bonne tante, mais ne soyez pas fâchée, Alexandre et sa mère ne vous attendaient pas. Mon ami, ajouta-t-elle, je ne t'avais pas lu le post-scriptum de la lettre. J'ai voulu que cette arrivée fût un coup de théâtre, et vraiment j'ai bien réussi.

Ces paroles de Marianne donnèrent à Alexandre le temps de redevenir maître de lui. Il prit la main de sa mère, et, s'avancant vers Mme Lascourt :

— Voici celle qui comme moi vous doit tout, madame ; celle dont vous m'avez entendu parler si souvent ; Je serais un trop faible interprète de sa reconnaissance, et je lui laisse le soin de l'exprimer, ayant tant à vous remercier pour moi-même.

Les deux femmes s'embrassèrent. Alexandre tira Marianne à l'écart et lui dit à voix basse :

—L'appartement du second n'est pas encore prêt. Comment vas-tu faire ?

—C'est très embarrassant, en effet, répondit-elle avec humeur.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Mme Lascourt. Je suis sûre que je vous gêne.

Marianne reprit avec une physionomie satisfaite.

—Vous savez, ma tante, que vous devez demeurer avec nous.

—Ce soir : mais dès demain...

—Oh ! vous ne nous quitterez pas : je vous l'ai écrit et c'est une chose convenue. Mais monsieur est très inquiet, parceque les ouvriers sont encore dans l'appartement qui vous est destiné. Je vous prie donc de vous contenter provisoirement de ma chambre et de votre ancien boudoir.

—Et toi, Marianne ? dit Mme Lascourt.

—Moi ! mais il me semble que je ne suis pas sans asile dans cette maison, et qu'il y a ici quelqu'un à qui je puis demander l'hospitalité.

—Je ne te l'offrais pas, dit Alexandre pour te punir de ta discrétion.

—Méchant ! répondit-elle en passant son bras dans celui de son mari, et en même temps il put sentir à la pression nerveuse de sa main qu'elle n'était pas dupe d'une semblable excuse. Méchant ! répéta-t-elle en se rapprochant plus encore de lui. Oh ! ma bonne tante, j'ai bien des plaintes à vous faire, allez ! je suis bien malheureuse, je vous assure, et je compte sur vous pour m'aider à le gronder. Mais ce soir je lui fais grâce ; vous devez être fatiguée d'ailleurs, et je vais vous conduire chez vous.

—Madame, dit Fanny à la mère d'Alexandre, vous m'excuserez si je vous quitte aussitôt et si j'agis sans plus de façon, l'amitié avec laquelle on m'a accueilli m'y autorise. Demain nous nous reverrons.

—Demain et les jours suivants, reprit Marianne, car nous ne vous laisserons pas partir.

—Je ne promets rien encore.

Elle se disposa à se retirer.

—Comment, s'écria Marianne, est-ce que vous ne permettez pas à Alexandre de vous embrasser ? Sa surprise en vous revoyant a été si grande qu'il faut l'excuser de n'avoir pas songé à le faire, mais je suis sûre qu'il en meurt d'envie, et peut-être il ne l'ose plus.

Alexandre réprima un léger mouvement qui échappa à sa mère et à Marianne, mais que remarqua Mme Lascourt. Celle-ci baissa un instant les yeux, et les relevant avec une expression froide et calme, elle s'avança vers lui en lui tendant une main qu'il ne prit qu'en tremblant :

—Je vous pardonne facilement, monsieur

Duveyrier ; de semblables dé monstrations sont inutiles entre nous. Nous sommes d'anciennes connaissances et nous n'avons pas besoin de nous prouver notre amitié. Je suis à tes ordres, Marianne.

On se sépara. Ce n'était pas sans un grand effort sur elle-même que Mme Lascourt, prise au dépourvu par la proposition de Marianne, avait trouvé moyen de se soustraire à l'épreuve dange-reuse à la quelle l'imprudente confiance de la jeune femme avait failli la soumettre

Fanny passa toute la nuit dans des irrésolutions sans cesse renaissantes ; mais le lendemain, quand elle pouvait, quand elle devait même s'éloigner, elle céda aux instances des deux femmes, craignant de se montrer trop indifférente à ces marques d'affection.

Elle avait témoigné le désir de mener une vie retirée, été et l'on s'était conformé à ses intentions. Il avait décidé qu'on ne recevrait pas de l'hiver et qu'on refuserait toutes les invitations. Pendant la journée chacun restait maître de son temps et de ses actions. On se retrouvait au-dîner et le soir chez Marianne ou chez Fanny. Une telle existence aurait eu les charmes de l'intimité et de l'indépendance, si ce calme extérieur n'eût pas recouvert des passions qui grondaient sourdement dans le fond des cœurs. Dans ces réunions c'étaient, à défaut de la confiance et de la sécurité, un abandon factice, une gaieté forcée, auxquels succédait souvent un silence également embarrassé. Alors les regards s'observaient à la dérobée ; alors les pensées secrètes reprenaient leur empire, les désirs et les craintes s'exaltaient. Marianne, aveuglée par un sentiment personnel trop vivement excité pour garder une juste mesure, cherchait toujours hors du cercle étroit qui l'entourait l'objet inconnu de sa jalousie. Elle ne voyait pas qu'une femme était là, près d'elle, distraite, rêveuse, minée lentement par la fièvre et s'affaissant sous le poids d'une souffrance qu'il fallait rattacher à une autre cause qu'aux regrets du passé, quels qu'ils fussent. Elle laissait ces deux âmes en présence, rayonnant l'une sur l'autre, se nourrissant de la même pensée, et exposées à un silence plus dangereux que les paroles. Epreuve redoutable où peuvent succomber les vertus les plus fermes ! avec muets, d'autant plus sûrs d'être compris qu'ils épargnent la honte à ceux qui les échangent, jusqu'au moment où le doute s'évanouit, où un mot prononcé par hasard, une révélation inattendue, déchirent le dernier voile qui cachait une intimité mystérieuse ! Cette contrainte n'avait pas échappé à M. de Renneville. Après un exil volontaire de quelques jours, il était revenu si profondément repentant en apparence, que Marianne put le croire d'abord guéri de l'envie de recommencer une tentative qui lui avait si mal

réussi ; mais sa présence ajoutait une nouvelle complication à la position des personnages. C'était un observateur intéressé à découvrir la vérité. Quelque discrétion qu'il mit dans sa conduite et son langage, Mme Lascourt crut deviner le motif de ses assiduités. Déterminée à garder le secret qui la tuait, et ne se sentant pas assez forte pour résister, elle voulut se créer un devoir et elle s'attacha à Marianne comme une surveillante, pendant que de son côté M. de Renneville la soumettait elle-même à une observation constante, à un contrôle habilement dissimulé sous une fausse indifférence. Il y avait plus de six semaines déjà que ce compromis durait. Alexandre et Fanny avaient jusque-là évité de se trouver seuls ; mais d'un instant à l'autre le hasard pouvait les réunir, et ce hasard se présenta. Chacun d'eux chercha en même temps à colorer d'un prétexte ce tête-à-tête imprévu, comme si une pareille rencontre avait eu besoin d'une excuse.

Après avoir babillé quelques paroles embarrassées, Alexandre ajouta :

—Je crains !... madame que ma mère !... Marianne et moi, nous n'ayons des reproches à nous faire.

—Des reproches !... monsieur, et pourquoi ?

—Pour un tort involontaire, il est vrai, et que vous nous avez déjà pardonné, j'en suis sûr. Nous vous avons retenue presque malgré vous dans cette maison, où tout vous rappelle des souvenirs cruels ; ici, tout vous parle de lui. Notre amitié, notre reconnaissance, sont impuissantes à vous faire oublier ce qui n'est plus et ce qu'il ne dépend de personne de vous rendre. Votre tristesse est si légitime, madame, celui que vous regrettez méritait si bien votre amour, que je ne chercherai pas à vous offrir des paroles de consolation.

—Elles seraient inutiles !... en effet, monsieur.

—Notre faute à tous est d'avoir trop présumé de nos efforts et de notre affection pour vous distraire. J'aurais dû m'opposer au projet de Marianne, car plus que ma femme, et qu'elle qu'ait été la bonté de M. Lascourt à son égard, je sais, moi, ce que vous avez perdu, de quel cœur généreux la mort vous a séparée. Au risque de passer pour ingrat aux yeux du monde, j'aurais dû vous épargner une semblable épreuve ; si l'on m'avait accusé, vous, madame, vous n'auriez pas voulu me condamner. Ce n'eût pas été la première fois que vous auriez consenti à me justifier, et qu'innocent devant vous, j'aurais accepté sans me plaindre l'opinion des autres.

—Je me rappelle, dit Fanny d'un son de voix émue, ce que vous avez souffert ; mais du moins, vous êtes heureux maintenant. Elle prononça

ces derniers mots avec une sorte d'hésitation, et s'arrêta un instant. Voyant qu'il se faisait elle continua :

—Quant à moi, je me sens payée et au-delà par la certitude de votre bonheur par l'affection de votre mère par les remerciements de Marianne... Et il me semble que la séparation est à peine suffisante, quand je songe qu'une méprise fatale a failli vous coûter la vie.

—Ah ! interrompit le jeune homme, je l'aurais perdu sans murmurer, si je n'avais eu que ce moyen de rendre témoignage de votre innocence, et, s'il le fallait aujourd'hui encore, je vous en ferais le sacrifice avec joie. J'étais seul coupable : je vous avais offensée par l'aveu d'un amour que vous deviez repousser. C'est à cause de moi que vous m'avez vu un soir, ici dans cette même chambre, en butte à d'odieux soupçons, que j'ai été témoin de ses emportements, craignant à la fois de vous compromettre en paraissant à ses yeux et de vous laisser calomnier en gardant le silence. Le malheur qui a frappé ma famille, la misère qui a dévoré les joies de ma jeunesse, le fer qui a déchiré ma poitrine, toutes ces souffrances, je puis vous le dire maintenant, ne sont rien comparées à celles qui m'ont torturé dans ce court et terrible moment. Il a dû vous le révéler souvent madame, forcé de me battre, je n'ai pas défendu ma vie contre lui, je me suis offert à ses coups et j'ai attendu la mort en expiation de vos larmes que j'avais fait couler ! Le sort avait été justé d'abord il m'avait désigné pour être la victime, et c'est votre mari qui n'est plus, lui que vous aimiez toujours, lui qui vous a laissés un souvenir plus fort que toutes les affections nouvelles qui oseraient s'élever jusqu'à vous ! M. Lascourt, vous nous l'avez écrit, a succombé à un chagrin secret. Quel remord pouvait donc le poursuivre ? Quelles mauvaise action pouvait-il se reprocher ?

—Aucune, assurément ; répondit Fanny toute troublée. Gardez-vous de la soupçonner.

—Etait-ce, poursuivit Alexandre, le regret de m'avoir frappé, la honte de vous avoir crue coupable, ou plutôt, pardonnez-moi, madame, cette pensée, la jalousie qui, une fois entrée dans son cœur, n'a pu en sortir ?

—J'entre sans me faire annoncer, dit M. de Renneville en ouvrant tout à coup la porte, mais... ah ! mille pardons, madame, ajoutait-il en s'inclinant devant Fanny, on m'avait dit que M. Duveyrier était ici, si j'avais su qu'il ne fût pas seul... On vous demande, je crois dans vos bureaux, mon ami.

—Permettez-moi de vous quitter, madame, interrompit Alexandre. Il regarda en même temps Georges, et craignant de lire sur sa physionomie un soupçon que pouvaient justifier son émotion et

celle de Mme Lascourt, il lui dit : On vous verra ce soir, n'est-ce pas ?

—Volontiers.

—Eh bien donc, sans adieu.

Fanny salua Georges à son tour et sortit presque en même temps qu'Alexandre.

—A merveille ! se dit M. de Ronneville dès qu'il fût seul ; voilà mon ennemie à peu près hors de combat, ou du moins réduite à la neutralité. Ils étaient troublés tous deux. C'est bien ce que j'avais pensé, une ancienne passion qui s'est réveillée, car Alexandre n'a jamais aimé sa femme. Mais dorénavant ils vont se tenir sur leurs gardes. Qui pourrait m'instruire de ce qui s'est passé autrefois entre eux ? Je ne connais Alexandre que depuis son mariage. J'ai bien entendu parler d'un homme qui fait métier d'acheter et de vendre des secrets et qui s'est enrichi à cet honnête commerce, et peut-être qu'en le mettant en compagnie, je pourrais avoir par lui les renseignements dont j'ai besoin. Mais où le trouver ? Je ne me rappelle pas exactement son nom... Loustal, je crois. N'importe, et quelles que soient les difficultés, je viendrai bien à bout de le découvrir et de le faire parler, s'il sait quelque chose.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA CONFIDENTE.

“ Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. ” La sagesse divine de ces paroles doit engager à l'indulgence ceux qui seraient tentés de condamner Fanny. Cette femme si pure avait succombé aux attaques sourdes d'une passion colorée des apparences les plus chastes. Elle croyait être sincère quand elle prodiguait ses soins et ses consolations à son mari, quand elle cherchait à relever son courage abattu ; mais elle avait déjà passé l'instant précis, le moment unique où elle pouvait fuir le danger. Il était trop tard pour arracher de son cœur un souvenir qui grandissait chaque jour et auquel le contraste de la dégradation morale de l'homme qu'elle avait estimé, avant de l'aimer, prêtait une séduction irrésistible. La pitié, cette sainte excuse de tant de fautes, s'était emparée d'elle. Cette famille réduite pendant de longues années à la misère, ce vieillard déshonoré qui s'était tué, ce jeune homme si noble dans son malheur, soupçonné comme elle, toutes ces infortunes comparées sans cesse au bonheur qui l'avait environnée, à son existence si brillante et si digne d'envie, lui apparaissaient comme des reproches, la tourmentaient comme autant de remords et lui faisaient oublier la réparation. Elle ne voulait pas voir que les rôles étaient changés, et elle trouvait trop

légère une expiation, suffisante aux yeux du juge suprême qui pèse les actions des hommes. C'était dans cette disposition d'esprit que Fanny Lascourt était revenue à Paris. Elle aurait pu expliquer par son propre trouble le trouble d'Alexandre la première fois qu'ils se revirent, et s'écrier avec effroi : — Il m'aime toujours ! — Elle ne voulut pas s'avouer la vérité, et parce qu'elle se croyait certaine de garder son secret, elle a cepta la lutte. Nous avons dit qu'elle s'était imposé un devoir volontaire, celui de protéger Mariette par sa présence continue. Son dévouement acheva de la perdre et l'égarra dans un chaos de sentiments contradictoires. Elle se demanda d'abord si la sécurité d'Alexandre provenait d'une confiance aveugle, et bientôt, quand elle eut reconnu son indifférence pour Marianne, si elle n'était pas insensée de croire qu'un amour jadis sans espoir avait survécu au temps et à l'absence, et si elle était l'objet de cette préoccupation. Quelque étrange que cela puisse paraître à ceux qui ne savent pas combien le cœur est ingénieux à se tourmenter, Fanny devint jalouse. Pour se rassurer contre le péril et se dissimuler la réalité, qui l'effrayait, elle mit sa vertu chancelante sous la sauvegarde d'une passion factice qu'elle s'excitait à ressentir : dernière concession faite à sa faiblesse ! Les sophismes sont pour la raison qui s'aventure dans le monde silencieux et inconnu des pensées secrètes et des dé-sits cachés, ce que les lueurs errantes, la nuit, sont pour les yeux du voyageur qui a perdu sa route. Sophismes menteurs et clartés trompeuses qui conduisent à l'abîme.

Elle sentait si bien que la jalousie était son seul refuge, qu'elle résista à la conviction que les paroles d'Alexandre auraient dû lui donner dans ce tête-à-tête interrompu par M. de Ronneville. Le lendemain de cette scène, le jeune homme annonça qu'il venait de recevoir une lettre qui exigeait qu'il s'absentât pour Paris pendant quelque temps, et dès le surlendemain il partit. Ce prétendu voyage d'affaires avait pour but d'échapper au danger d'un nouvel entretien et peut-être aussi aux commentaires qu'il redoutait de la part de George, observateur trop exercé pour ne pas avoir remarqué son émotion. Depuis le départ d'Alexandre, la maison paraissait à Fanny vide et déserte. Présent, elle l'avait évité ; absent, elle le cherchait sans cesse, et retrouvait son souvenir dans tous les objets qui l'entouraient, qui avaient été les témoins muets de sa vie passée et avaient été conservés par une sorte de respect et de superstition pieuse. Un jour elle entra dans le boudoir et s'assit sur le canapé ; là, les yeux fixés sur son portrait, elle tomba dans une rêverie profonde. A demi

renversée et la tête appuyée sur une de ses mains, elle ne s'était pas aperçue que la porte de cette chambre où elle se croyait seule, s'était ouverte, que quelqu'un s'était approché lentement et la contemplait debout et immobile. Elle causait tout bas avec son cœur, sans articuler distinctement aucune parole, mais on pouvait juger au mouvement de ses lèvres que le même nom y revenait toujours. Enfin, faisant un effort sur elle-même pour chasser les pensées douloureuses qui l'obsédaient, elle passa la main sur son front et promena autour d'elle ses regards comme une personne qui se réveille.

—Marianne! s'écria-t-elle avec effroi: Marianne, tu étais là!

Son trouble était si grand qu'elle ne put se lever; elle baissa les yeux et balbutia d'une voix brisée:

—J'ai parlé, n'est-ce pas? tu m'as entendue?

—Vous n'avez rien dit, répondit Marianne en prenant une de ses mains. J'aurais dû me retirer, peut-être; mais ne m'accusez pas, ma bonne tante, d'être restée pour épier vos secrets. Vous êtes triste, et je voudrais pouvoir vous consoler.

—Toi! dit madame Lascourt en secouant la tête et en repoussant doucement Marianne,

Celle-ci la regarda avec surprise et retint la main qu'elle cherchait à retirer.

—Vous ne repoussez, dit-elle: vous me croyez peut-être indigne de votre affection; mais ne vous hâtez point de me juger. Vous avez observé ma conduite et vous me croyez peut-être égarée, peut-être coupable. Ne craignez rien: ma conscience est pure comme la votre, je ne suis que malheureuse, et j'ai besoin d'une amie, non pour me protéger, mais pour me plaindre.

Cette demi-confiance ne fut suivie d'aucune réponse. Marianne toujours debout devant Fanny la regardait avec une sorte d'admiration mêlée d'envie.

—Si j'étais aussi belle, se dit-elle tout bas, sans doute il m'aimerait! Puis elle ajouta à haute voix:

—Je n'ai confié mes peines à personne: j'ai dévoré mon chagrin, mais il m'étouffe; et vous l'aviez déjà deviné, j'en suis sûre.

Forcée de parler, Fanny lui dit en la faisant asseoir à côté d'elle:

Que te manque-t-il donc, Marianne? tu es jeune, belle, riche: que désires-tu? d'où viennent tes regrets? tu es aimée, n'est-ce pas? Sa voix trembla en prononçant ces derniers mots, comme si elle eût craint que ce mensonge laissât voir sa pensée. Marianne se cacha la figure dans ses mains et pleura.

—Console-toi, reprit Mme Lascourt: on se

trompe souvent, on s'alarme à tort. Il n'y a qu'un malheur irréparable, la mort-

—Eh bien! je l'ai souhaitée quelquefois.

—Oh! ne parle pas ainsi, Marianne.

—Personne ne me regretterait.

—Personne?

—Excepté vous peut-être. Lui, il verserait des larmes hypocrites, il prendrait un deuil de commande, et au fond du cœur il aurait la joie d'être délivré d'une contrainte insupportable.

—Marianne, cela n'est pas possible, dit Fanny en baissant de nouveau les yeux, car elle se sentait rougir à cet aveu qui confirmait tout ce qu'elle avait pensé et qui lui apportait à la fois une espérance et un remords.

—Oui, reprit Marianne, ma vie lui pèse: il aime une autre femme! Moi morte, il serait libre d'aller où son cœur l'appelle. Il n'aurait pas besoin de mentir pour donner un prétexte à ses absences. Où est-il maintenant? près d'elle, sans doute.

Près d'elle! s'écria Fanny: près d'elle dis-tu! Et au même instant une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

—Croyez-vous, ma bonne tante, que je sois sa dupe? Il me quitte pour ses affaires, dit-il? Mensonges! C'est pour aller la rejoindre, pour oublier dans ses bras ce que je lui coûte de gêne et de tourment! J'ai commencé à parler et j'achèverai. Ne dites pas que je me trompe, que je m'alarme sans raison. J'ai été patiente au contraire: j'ai douté bien longtemps, j'ai attendu, sans la demander, une preuve d'amour, un mot, un regard; et depuis deux ans, j'attends encore! et sa froideur augmente de jour en jour, et je lui deviens odieuse! comprenez-vous maintenant que j'ai pu souhaiter de mourir?

—Je n'aurais jamais dû revenir, dit Fanny.

—Et moi, j'aurais dû me taire et ne pas vous affliger, répondit Marianne, qui se méprenait sur l'émotion et la nature des sentiments de Mme Lascourt. Vous avez voulu mon bonheur autrefois: si j'avais eu plus d'empire sur moi-même, si j'avais moins aimé mon mari, vous croiriez encore que je suis heureuse. Mais écoutez-moi, je n'ai plus rien à vous cacher: quand je me suis mariée, je connaissais à peine Alexandre; devant tout à vos bienfaits, j'avais été élevée dans l'attente d'une position médiocre, et je fus éblouie d'abord par la fortune. Tout ce que je voyais, tout ce qui m'entourait était pour moi un sujet d'étonnement et de plaisir. J'avais tant de desirs nouveaux à former et qu'il m'était si aisé de satisfaire, les jours passaient si vite, que je n'avais le temps ni de réfléchir ni de m'arrêter sur aucun objet. Aussi les premières lettres que je vous ai écrites étaient sincères. Mais au bout de quelques mois, cette fièvre de tête se calma,

et dans cette maison où tout m'obéissait, je me trouvais seule et comme étrangère. J'étais maîtresse de disposer de ma vie intérieure comme je l'entendais; j'aurais voulu l'être de mes actions qu'il ne m'aurait rien dit, qu'il ne se serait informé de rien, ni de ce que j'aurais pensé ni de ce que j'aurais fait; un monde inconnu s'ouvrait devant moi, un monde plein d'obscurités, et il me laissait y pénétrer sans songer à me guider. J'aurais désiré qu'il s'occupât de moi à chaque heure, à chaque minute de la journée, et des journées entières s'écoulaient sans qu'il cherchât à me voir, et je restais chez moi, craintive, m'accusant de manquer peut-être de réserve, me reprochant d'avoir trop vite dépouillé la timidité de la jeune fille. Je m'interrogeai avec soin: je me demandai s'il n'avait pas quelques défauts qui l'éloignaient de moi, et je me promis de m'observer devant lui en parlant, d'épier sa pensée dans ses regards pour la prévenir, de sourire toujours et de paraître heureuse en sa présence. Quels rêves insensés n'ai-je pas fait! qu'elles folles idées, dont je suis honteuse maintenant, n'ai-je pas accueillies! Je me rassurai en me disant que j'étais jolie, et pour lui plaire, pour qu'il remarquât enfin ma beauté, je choisisais les parures qui me convenaient le mieux, je les essayais vingt fois devant les glaces, et je l'attendais. Si je croyais qu'il pouvait m'entendre, je me mettais au piano, je chantais pour l'attirer. Sa mère venait quelquefois; lui, jamais, et j'étais contente lorsque, soulevant les rideaux et le front appuyé sur les vitres, je l'apercevais passer grave et pensif. Je me cachais pour le voir, moi, sa femme, comme si c'eût été un désir illégitime et dont je devais rougir!

Marianne s'arrêta un instant pour essuyer ses larmes, puis elle reprit:

—Je crus me créer des ressources contre l'isolement et l'ennui dans des lectures qui m'attachaient d'abord et qui finissaient toujours par me troubler. Je retrouvai ma propre histoire, les désirs que j'avais formés, les craintes que je ressentais, dans des livres dont les sentiments et le style exalté agissaient sur mon imagination. Ils m'apprirent à voir dans mon cœur, ils me révélèrent en même temps ce que j'avais droit d'attendre et ce qui me manquait. J'avais excusé cent fois mon mari, j'avais inventé des prétextes pour le justifier: désormais je n'étais plus dupe ni de moi-même ni de ses mensonges. Avec l'expérience je venais d'acquiescer un don funeste, le soupçon, et je m'étudiaï à lire sur son visage les secrets de son cœur. J'y ai trop bien réussi, croyez-moi. Ce n'est ni l'ambition ni la fortune qui le tourmentent. Il n'a qu'une seule pensée, une seule, dans laquelle s'absorbe sa vie, et quand il est tout pour moi, je ne suis

rien pour lui, que sa femme aux yeux du monde, rien que celle qui porte son nom, qu'il entoure d'égards, mais à laquelle il refuse une part dans ses affections. Son silence ou ses paroles, sa tristesse ou sa joie, je sais tout interpréter, jusqu'à son sourire qu'il arrête quelquefois sur moi et dont il me fait une humiliante aumône. De timide et craintive que j'étais, je devins impertune. Je ne le quittais plus, j'allais le trouver au milieu de ses occupations; je m'attachais à lui; il était obligé de me prier avec douceur de le laisser. Jamais un mot d'impatience ne lui est échappé, mais je voyais qu'il souffrait intérieurement. Le soir, il sortait seul et je veillais pour l'attendre. Enfin, cette contrainte lui pesa et il sut s'en affranchir; il annonça un voyage d'affaires qui dura huit jours, puis un second qui se prolongea plus longtemps, puis ce fut une habitude prise par lui de quitter Paris. Il me dérobaît ainsi une partie de sa vie et redevenait libre loin de moi. J'aurais pu croire que ces voyages étaient nécessaires, mais une circonstance m'apprit qu'il me trompait. Une fois, il y avait trois semaines déjà qu'il était absent, un de ses clients me dit par hasard que quelques jours auparavant il l'avait vu à Marseille. Ce n'était pas là qu'il devait se rendre. Je fus sur le point de partir; l'impossibilité de donner un prétexte à sa mère me retint. Mais, de ce moment, il n'y eut plus de repos pour moi; de ce moment je fus jalouse! Hélas! vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie; vous ignorez ce tourment de tous les instants, ce doute perpétuel qui empoisonne la vie! Je me serais résignée peut-être à son indifférence. Ce n'étaient rien pour moi de me dire: Il ne m'aime pas, à côté de ce supplice affreux: Il en aime une autre! J'ai épié ses actions, ses démarches; mais, quoique certaine d'être trahie, je n'ai pu encore découvrir ma rivale.

Mme Lascourt avait écouté Marianne avec une agitation croissante. Il s'était opéré en elle un changement étrange qu'heureusement la jeune femme, dominée par ses propres émotions, n'avait pas remarqué. A sa pâleur, à son abattement, avaient succédé l'animation des traits, le feu des regards. Honteuse d'abord aux premiers mots de cette confidence, elle aurait maintenant provoqué Marianne à l'achever; ses craintes elle les partageait toutes, aussi vives et aussi poignantes. Ce mot de rivale éveilla en elle la même passion et les réunissait toutes deux dans un intérêt commun, dans la même curiosité inquiète et ardente. A son tour elle ne pouvait plus supporter le doute, et elle aurait donné sa vie à l'instant pour pénétrer ce mystère. Jalouse comme celle qui avait le droit de se plaindre, comme elle, elle avait aimé longtemps en silence, mais sans

pouvoir l'avouer ; comme elle, elle craignait de ne pas être aimée. Mais ce tourment nouveau devait bientôt faire place à une autre conviction. Marianna ignorait que chacune de ses paroles retentissait, pour la bouleverser, dans cette âme troublée, et qu'il dépendait d'elle de la faire passer involontairement de la douleur à une joie coupable. Elle continua :

—Ce que j'ai en vain cherché à savoir jusqu'à présent, vous m'aidez peut-être à le découvrir.

—Moi ! s'écria Mme Lascourt : moi, absente depuis deux ans !

—Mais vous l'avez connu longtemps avant moi.

—Que veux-tu dire ? et que penses-tu donc ?

—Cette passion, quel qu'en soit l'objet, il l'a ressentie avant mon mariage. C'est un amour déjà ancien, soyez en sûre ; un premier amour, peut-être.

Fanny la regarda avec effroi. Ce fut à peine si elle pu prononcer, de manière à être entendue, ce peu de mots :

—Qui te porte à le croire, Marianne ?

—Il ne m'a jamais aimée : je n'ai pas perdu son cœur, il ne me l'a jamais donné ; il l'a conservé à celle qu'il aimait avant de me connaître. Ne me cachez rien ; je suis assez malheureuse pour qu'on ne craigne pas de m'affliger. Cherchez dans vos souvenirs, rappelez-vous le temps où vous le voyiez souvent, tous les jours. N'est-ce pas qu'il était déjà triste et rêveur ? N'est-ce pas que vous vous êtes aperçue à ces signes qu'il aimait quelqu'un ? Je ne vous fais pas de reproches : vous avez dû croire qu'il oublierait cette femme, et que, lorsqu'il a accepté ma main, il me rendrait heureuse. Oh ! parlez ! parlez ! je vous en conjure !

—Je ne sais rien, Marianne, répondit Mme Lascourt. Quand mon mari m'a parlé de ce mariage, j'ai dû l'approuver ; je n'avais aucune raison pour m'y opposer. M. Duveyrier méritait par sa conduite l'intérêt qu'on lui portait, et ce fut une grande joie pour ton oncle de lui donner un semblable témoignage de son estime et de son amitié. Je ne sais rien de plus. S'il m'avait fait quelque aveu, si j'avais deviné ses secrets, je n'aurais peut-être pas cru à la durée éternelle de cet amour, si toutefois il existe encore.

—Cet amour a failli lui coûter la vie.

—Qui te l'a dit ?

—Lui, dans un moment de délire, pendant une nuit où la fièvre troublait sa raison.

—Lui ! répéta Fanny en saisissant par un mouvement convulsif les mains de Marianne, égarée par la terreur et ne sachant plus si ces plaintes ne cachaient pas une accusation directe et retardée

à dessein. Lui ! tu lui as entendu prononcer le nom d'une femme !

—S'il l'avait dit devant moi, je ne l'aurais pas oublié ; j'aurais bien su trouver cette femme et lui disputer le bien qu'elle m'a ravi ! Vous ne me répondez pas quand je vous dis qu'il a manqué mourir. Pourquoi ne pas m'avouer ce que vous savez ? Comment, ajouta-t-elle en attachant à son tour sur elle un regard interrogateur, comment, vous ne vous rappelez pas qu'un jour on l'a ramené ici, blessé, mourant ? Je sais cela, moi qui n'habitais pas cette maison ; et vous qui le voyiez à cette époque, vous qui demeuriez avec lui, vous l'ignorez ? Mais on a dû craindre pour sa vie, mais un jeune homme ne se bat pas, n'est pas blessé dangereusement, sans qu'on le sache, sans qu'on s'en inquiète au moins par curiosité. Oh ! dites-moi le nom de son adversaire ! c'était un parent, un frère de celle qu'il aimait ? un mari peut-être qui se vengeait ? Si c'était un mari, pourquoi Alexandre ne l'a-t-il pas tué ? Il aurait épousé cette femme ; moi, je ne l'aurais pas aimé, et je ne pleurerais pas aujourd'hui. N'est-ce pas que vous savez tout ?

—Excepté la cause de ce duel. Elle devait rester ignorée, sans doute, puisqu'il ne l'a pas dite. Mais toi, Marianne, par quelle circonstance as-tu appris ?...

—Il y a quelques mois, il était souffrant. Il ne se plaignait pas, mais souvent je le voyais pâlir tout à coup. Ce fut à cette époque que nous reçûmes la nouvelle de la mort de mon oncle. L'impression qu'il en ressentit augmenta le mal qu'il s'obstinait à taire. Malgré sa volonté, le médecin fut appelé et me dit la vérité. Une blessure dont il ne m'avait jamais parlé, une blessure dans la poitrine, près du cœur, s'était rouverte. Un soir il eut le délire ; il ne reconnaissait pas ceux qui l'entouraient ; je renvoyai tout le monde, je fis coucher le médecin dans la chambre voisine, et je restai seule auprès de lui. Il disait :—Il aurait dû me tuer !... elle m'aimait ?... et elle ne peut m'appartenir !... Toute la nuit, ce furent les mêmes paroles, les mêmes regrets. Penchée sur son lit, je recueillais au passage des mots inachevés, j'attendais en tremblant un nom, il ne le prononça pas ? Il semblait que sa raison revenait par intervalles et fermant ses lèvres toutes les fois qu'elles étaient prêtes à le laisser échapper ! Le lendemain, la fièvre cessa, comme il ne sut pas que je l'avais veillé dans son transport, il ne me dit rien et put croire qu'il ne serait pas trahi.

Le jour commençait à baisser. Une demi-obscurité régnait déjà dans le boudoir. Marianne se tut et Mme Lascourt garda la silence. L'une n'avait plus rien à dire, l'autre, plus rien à apprendre. Toutes deux sondaient du même re-

gard désolé l'abîme ouvert devant elles. Mais l'épouse était peut-être moins à plaindre que sa rivale inconnue, car rien n'égalait en amertume la perte d'une félicité qu'on n'entrevoit que pour y renoncer.

—Seche tes larmes, dit-elle enfin à Marianne : on peut venir et nous trouver ensemble. Ce que tu m'as dit serait affreux, et tu serais en effet bien à plaindre si tout était vrai.

Mais j'hésite à accuser cette femme. Le malheur rend aveugle et injuste. Celui qui souffre croit être seul à souffrir. La vertu, Marianne, est un combat, et l'on ne sait pas ce qu'il lui en coûte souvent de larmes et de sacrifices pour ne pas succomber ! Prends courage : montre-toi plus forte que moi, que cette confiance a trop émue pour que je puisse maintenant me trouver en présence de Mme Duveyrier. Je vais me retirer dans mon appartement ; excuse-moi auprès d'elle si je ne la vois pas ce soir. Adieu, Marianne, adieu ; tu mérites d'être heureuse, et tu le seras, je l'espère.

Elle se leva, et se disposa à sortir du boudoir suivie de Marianne, qu'étonnaient ses dernières paroles et l'accent avec lequel elle les avait prononcées. Pendant la fin de leur entretien, deux hommes qui ne se connaissaient pas s'étaient présentés en même temps à l'hôtel ; l'un s'était dirigé tout droit vers l'appartement, l'autre vers les bureaux, où on lui avait annoncé l'absence du banquier, mais sans pouvoir lui dire si elle pouvait être ou non de longue durée. C'était pour avoir à cet égard des renseignements précis auprès de Mme Duveyrier, qu'il avait demandé à lui parler. Fanny Lascourt ouvrait la porte du salon au moment où cet homme y entre et échangeait un salut avec M. de Renneville. Quoique le jour fut très bas, elle le reconnut du premier coup d'œil, et s'arrêta comme frappée de terreur à son aspect. L'obscurité empêcha que M. de Renneville et Marianne ne s'aperçussent de son trouble et du mouvement de surprise que de son côté cet homme n'avait pu retenir en la voyant. L'inconnu, après des salutations assez gauches et une politesse affectée, s'adressa à Marianne :

—Je n'ai pas, dit-il, l'honneur d'être connu de madame : c'est la première fois que j'ai l'avantage de la voir ; madame est l'épouse de M. Duveyrier ? . . .

—Oui, monsieur, répondit Marianne, pendant que Fanny, pâle et immobile, le regardait avec un sentiment d'effroi toujours croissant, comme si sa présence dans cette maison eût été pour elle le pressentiment d'un malheur.

—Je désirerais parler à votre mari, mais on m'a appris qu'il est absent. Madame peut-elle me dire s'il reviendra bientôt ?

—Je l'ignore, monsieur.

—Je suis fâché de ne pas le trouver. J'ai quelque argent à placer, et avant d'accepter une proposition qu'on m'a faite ce matin, je voulais lui demander s'il prendrait cet argent pour le mettre dans une opération qu'il m'a expliquée il y a quelque temps, car je suis un de ses clients.

—Je ne puis, monsieur, reprit Marianne, vous donner aucune réponse satisfaisante.

—Je prie madame de m'excuser. Je tâcherai d'attendre quelques jours. Madame aura la bonté, dès que monsieur son mari sera de retour, de lui dire de me faire prévenir.

—Votre nom, monsieur ?

—Loustal, rue Vieille-du-Temple, no 8.

Loustal ! répéta tout bas Georges. Quelle rencontre ! c'est l'homme dont on m'a parlé et que je devais aller voir. Il tourna la tête du côté où était madame Lascourt, mais elle avait déjà quitté le salon. L'heure du dîner approchait : la mère d'Alexandre devait y assister ; Fanny laissait à sa place une surveillante désormais plus en état qu'elle même de remplir le devoir qu'elle s'était imposé. Elle regagna précipitamment son appartement, y resta à peine deux minutes, et après avoir recommandé à sa femme de chambre de ne pas dire qu'elle sortait, elle attendit au bas de l'escalier. Lorsque Loustal passa devant elle, elle lui dit :

—Vous m'avez reconnue, monsieur ?

—Parfaitement, madame. Vous êtes madame Lascourt.

Elle continua d'une voix brève, qui annonçait une résolution prise soudainement et sans réflexion :

—Je veux vous voir seul, monsieur, ce soir même.

—Je suis aux ordres de madame.

—Faites avancer une voiture de place. Si j'arrive avant vous, je vous attendrai à votre porte.

CHAPITRE QUATRIÈME

UNE PROFESSION LUCRATIVE.

La voiture s'arrêta devant le no 8 de la rue Vieille-du-Temple. L'ancien marchand n'était pas encore rentré : il fallut l'attendre. Lorsqu'il arriva, Mme Lascourt fut obligée, malgré sa répugnance, de s'appuyer sur son bras pour descendre du fiacre et pour monter l'escalier. Loustal l'introduisit dans un salon assez richement meublé, et elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit dans le fauteuil qu'il lui avança.

Il resta debout d'abord, attachant sur elle avec une curiosité impatiente ses petits yeux gris

rusés et mobiles, auxquels ses sourcils grisonnants donnaient une expression de fausseté vague et indéfinissable. Sauf son épaisse crinière qui commençait à blanchir, aucun changement important ne s'était opéré sur sa personne. C'était toujours le même homme, la même physionomie, la même tournure commune. Seulement, ses mains, moins calleuses qu'autrefois, indiquaient que sa position s'était améliorée et qu'il ne vivait plus d'un travail pénible et journalier. Ses vêtements aussi étaient d'étoffes plus fines et d'une coupe qui n'aurait pas absolument manqué d'élégance s'ils eussent appartenu à un autre. Mais Loustal était bête de telle façon que le génie du plus habile tailleur aurait échoué à vouloir dissimuler les défauts de sa grossière structure. Il était né pour couvrir son chef d'une casquette, ses épaules d'une blouse et pour faire du bruit sur le pavé au frottement d'une paire de gros souliers ferrés. Si malgré tous ses efforts, il n'avait pu se dégrasser, s'il était resté le même à l'extérieur depuis le jour où le hasard avait fait de lui le confident et le complice de Lascourt. En revanche, il avait singulièrement modifié sa manière de raisonner, de se conduire, de juger, à son profit, les choses et les hommes. Les cinquante mille francs du portefeuille, somme énorme que ne lui auraient jamais procurée le plus opérateur et les plus strictes économies l'avaient d'abord ébloui et enivré. Il les avait dissipés en peu d'années, comme un fils de famille mange follement le patrimoine qu'il n'a eu que la peine de recevoir. Tant qu'il tint Lascourt dans sa dépendance, tant que, pour prix de son silence, il put à chaque besoin nouveau puiser dans la caisse du banquier, il ne s'inquiéta nullement de l'avenir. Mais quand il se fut dessaisi du portefeuille moyennant une dernière transaction pécuniaire, quand il eut renoncé à la faculté de battre monnaie, et trop habitué à une sorte d'aisance continue pour retourner à la misère, il devint calculateur, il régla et dirigea vers un but unique, l'argent, toutes les facultés de son esprit actif, audacieux, et que n'avait jamais arrêté aucun scrupule. Une fois entré dans cette voie, il la suivit avec l'ardeur que donne la réussite et cet entraînement vers le mal qu'éprouvent certaines natures. C'était comme une vocation qui se révélait à lui. Aussi, merveilleusement aidé par ses dispositions à la fourberie et son ignorance absolue des plus simples notions du juste et de l'injuste, il fit de rapides progrès et devint maître dans la science impie de l'intérêt personnel.

C'était devant un pareil homme que le malheur de sa destinée ramenait à trois ans d'intervalles Fanny Lascourt.

Elle était si troublée qu'elle ne pouvait trouver une parole pour expliquer à Loustal le motif qu'il l'avait engagée à se rendre chez lui. Toujours debout et immobile, l'ancien marchand la contemplait d'un air railleur. On eût dit qu'il prenait plaisir, en gardant le silence, à prolonger son embarras. Quand il eut bien savouré cette joie cruelle, il se rapprocha enfin de Fanny, qui tenant la tête baissée sur sa poitrine et dont un frisson convulsif faisait claquer les dents. Il lui dit d'un ton patelin et en s'interrompant à chaque phrase :

— J'aurais dû ne pas attendre si longtemps avant de parler à madame... La surprise que me causa l'honneur de sa visite... quoique je sois mieux logé que dans mon atelier de travail de la rue Montmorency... quoique des personnes très riches et très commodes viennent souvent chez moi ; cependant j'étais si loin de penser que madame aurait encore besoin de mes services... Madame a froid, car je la vois trembler... Je vais appeler pour qu'on fasse du feu.

— C'est inutile, monsieur ; j'ai pu désirer que ma présence ici ne soit connue que de vous.

— Madame peut être tranquille : elle doit se souvenir que les personnes qui craignent d'être vues sont en sûreté chez moi. D'ailleurs, il n'y aurait pas eu d'indiscrétion à redouter ; c'est une ancienne connaissance qui se serait présentée devant madame, mon épouse...

— Je vous remercie, monsieur, interrompit Fanny, mais je vous prie de ne pas insister.

Elle accompagna ces mots d'un regard qui rétablissait entre eux la distance que Loustal avait trop aisément cru pouvoir franchir.

Il s'inclina sous ce coup d'œil répréhensif :

— J'obéirai à madame, dit-elle, mais je lui répète qu'il n'y aurait aucun inconvénient. Mon épouse et moi nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre : c'est une habitude de ménage qui nous a toujours semblé bonne à garder. Il faudrait qu'elle sache ce soir qu'une dame est envue.....

— Vous pourriez sans doute, monsieur, vous dispenser de me nommer.

— Je ne sais pas mentir avec elle, madame.

— Ainsi, les relations fatales qui ont existé entre vous et... monsieur Lascourt, elle les connaît ?

— Elle n'ignore rien.

— Je comprends alors, dit Fanny avec un sourire amer, je comprends qu'au fond il est bien indifférent que je vous parles seule ou devant elle ; mais j'aime mieux qu'on m'épargne l'intervention d'un témoin quel qu'il soit, et si vous aviez voulu réfléchir à ma position vis-à-vis de

vous, vous m'auriez épargné la peine de vous le dire.

—Je serais désolé d'avoir offensé madame, elle a bien assez de sujets d'affliction sans qu'on cherche à lui causer d'autres peines. J'ai appris le malheur qui vous est arrivé : ce bon M. Lascourt est mort. C'a dû être un bien cruel moment pour vous, vous aimiez tant ?

Quand nous avons su cette nouvelle nous avons été bien affectés, nous en avons parlé pendant quinze jours mon épouse et moi ; ah ! dam ! c'était un ami pour nous, un bienfaiteur.... La dernière fois que nous nous sommes vus, il paraissait déjà malade. il était changé.... De quoi donc est-il mort ?

—Fanny releva la tête et le regarda fixement.

Puisque je n'ai rien à cacher devant vous, monsieur, et que depuis dix ans vous êtes maître de nos secrets, j'avoue hautement, et je rougirais encore plus que je ne le fais si l'expiation n'était pas égale à la faute, j'avoue hautement la vérité. C'est le remords qui l'a tué. Il a succombé en maudissant cette fortune dont l'origine était impure à ses yeux et aux miens.

—Loustal fit un mouvement !.... pour parler !.... elle lui imposa silence par un geste et continua :

—Brisons là, monsieur. Son éloge ne vous surprend pas dans ma bouche ; mais je ne suis venue ni pour le faire ni pour adresser des reproches à ceux qui pensent autrement que lui. Chacun est libre de se conduire comme il l'entend. Où l'un trouve la honte, l'autre trouve le bonheur !.... ce n'est pas moi qui dois vous juger.

Loustal se tordit les lèvres sans répondre, il sentit parfaitement que sur ce terrain il allait perdre tous ses avantages. Après s'être incliné de nouveau, il prit un siège et attendit dans une attitude presque respectueuse que Fanny lui fit signe de s'asseoir.

—Madame a été surprise de me rencontrer chez M. Duveyrier ?

—Il est vrai répondit-elle.

—Que voulez-vous, madame ? je crois vous l'avoir déjà dit, il y a quelques années, je suis superstitieux. Tout ce qui se rattache à cette affaire me porte bonheur. Je pouvais assurément choisir un autre banquier, j'ai préféré m'adresser à M. Duveyrier ; mon argent a prospéré entre ses mains plus peut-être qu'entre les mains d'un autre. D'ailleurs, il a un bénéfice dans les opérations qu'il fait pour moi. Je sais aussi, madame, me conduire en honnête homme, il est juste que le fils profite de la fortune qui vient du père ; c'est presque de ma part une restitution.

Et vous ne vous êtes jamais senti embarrassé en sa présence, monsieur ?

—Jamais, madame. Pourquoi le serais-je ? Parce que je sais ce qu'il ignore ? Mais cela au contraire, me donnerait de l'avantage sur lui. S'il fallait baisser les yeux devant tous ceux dont on connaît les secrets, autant vaudrait se faire ermite ?

—Mais en vous rapprochant de M. Duveyrier qui autrefois ignorait jusqu'à votre existence, n'avez-vous pas craint que, dans certaines circonstances, si quelques paroles indiscrettes venaient frapper lui ou sa mère, il ne lui fût alors plus facile, en s'adressant à vous de remonter à la vérité ?....

—Des paroles indiscrettes, dites-vous ? Qui, pourrait les prononcer ? Votre mari est mort madame ; il ne reste que vous et moi....

—Quelquefois, monsieur, on parle sans le vouloir.... un mot imprudent.... Tout-à-l'heure, si quelqu'un s'était aperçu de mon trouble en vous voyant ; si l'on m'avait vu vous parler à la porte de l'hôtel ; si l'on savait que je suis chez vous.... quelles conjectures ne pourrions pas former !.... à quelles questions ne pourrions pas nous soumettre l'un et l'autre ?.... Tous ces dangers n'existeraient pas, si je ne vous avais pas rencontré dans cette maison....

—Les dernières conventions passées entre votre mari et moi, reprit froidement Loustal, ne me défendaient pas de faire des affaires avec son successeur ; il ne m'était pas interdit de le connaître à mon tour.

—Et si cette convention eût existé, monsieur, dit vivement Fanny, saisissant l'occasion qu'il lui offrait d'arriver enfin au but réel de sa visite, l'auriez-vous respectée ?

Loustal allait répondre, mais il fut interrompu par un violent coup de sonnette.

—Est-ce chez vous ? demanda Fanny en se levant.

—Non, madame, c'est la sonnette de la porte d'entrée. Rassurez-vous, je n'attendais personne, et je vais congédier ce visiteur quel qu'il soit.

Il sortit. Fanny croyait le voir reparaitre presque aussitôt ; mais il resta absent dix minutes à peu près.

—J'ai été plus longtemps que je ne pensais, dit-il en rentrant. C'est un nouveau client que j'ai remis à demain, et que je n'ai pu renvoyer sur-le-champ et sans cérémonie. Heureusement cet appartement est plus commode et plus vaste que celui de la rue Montmorency. On peut entrer et sortir sans être vu, causer sans être entendu.

Il reprit sa place en face de Fanny, et attachant de nouveau sur elle ses petits yeux per-

cants, où brillait une expression de méchanceté satisfaite, il dit après avoir toussé deux ou trois fois :

—Qu'est-ce que madame me faisait l'honneur de me dire ?... Ah !... madame me demandait si, dans le cas où M. Lascourt aurait exigé de moi que je ne ferai pas connaissance avec son successeur. J'aurais respecté cette convention. N'est-ce pas cela ?

—Oui, monsieur.

—Est-ce que madame suppose que je suis capable de manquer à ma parole ? Madame me permettra de lui dire que jusqu'à présent rien ne l'autorise à avoir de moi une aussi mauvaise opinion et je pourrais être offensé....

—Tenez, monsieur Loustal, interrompit Fanny, il est inutile entre nous de parler à mots couverts et de dissimuler plus longtemps notre pensée. En me voyant chez M. Duveynier, vous avez été sûr que vous me reverriez ici, et quand je suis entrée, vous saviez déjà ce que j'ai à vous dire. Nous sommes deux ennemis, monsieur ; le plus faible est à la merci du plus fort, et le plus faible de nos deux, c'est moi : j'ai à défendre contre vous, à qui tout réussit, qui semez et récoltez car on qui a desséché la main d'un autre, contre vous, qui êtes heureux, calme avec vous-même, honoré peut-être, j'ai à défendre aujourd'hui le souvenir d'un homme qui n'est plus. Sa mémoire, déjà presque oubliée. Eh bien ? ce fantôme, cette ombre, cette chose, qui n'a plus de nom, plus de corps, plus de prix, j'y tiens plus que vous ne tenez aux richesses que vous avez acquises, à celles que vous convoitez, aux trésors du monde entier, si vous pouviez vous en emparer. La réputation de mon mari, c'est toute ma vie passée, monsieur, ma vie de jeune fille, pleine d'illusions et de croyances : c'est ma confiance dans l'honneur des hommes, dans la vertu, dans tout ce qu'on aime et vénère. J'ai besoin qu'on y croie. Le reste n'est rien pour moi : c'est un héritage funeste que je repousse. Chaque instant de ces quatre années écoulées depuis le jour où je vous ai vu ne m'a apporté que des pleurs et des tourments ; il faut, je vous le répète, que je conserve la réputation de mon mari intacte, sans souillure, pour me protéger, moi, qui suis désolée, peut-être faible et chancelante, moi, qui douterais de tout si ses remords n'avaient pas suffi pour effacer ce qu'il a fait. Me comprenez-vous, monsieur ? ajouta-t-elle après une pause. Le langage que je vous tiens est-il clair ou obscur pour vous ?

—Je comprends parfaitement, dit Loustal.

—Ce bien que je partage avec vous, l'honneur d'un homme, on vous l'a déjà racheté une fois. S'il se présente une occasion nouvelle de

trafic et de bénéficier, résisterez-vous à la tentation ? Répondez franchement, oui ou non. De mon côté, vous le voyez, je parle sans douter. Oui ou non, monsieur ; je suis encore assez riche pour payer l'un ou l'autre.

L'expression de la physionomie de Loustal était étrange. Il eût été difficile de dire quel sentiment agitaient cette organisation livrée d'ordinaire aux plus grossiers instincts, s'il penchait vers le bien ou vers le mal. Déjà même Fanny, inquiète de son silence, se repentait d'avoir cédé à un mouvement irréfléchi, et de ne s'être remise à sa discrétion qu'en lui faisant trop bien sentir sa honte.

—J'attends votre réponse, dit-elle à voix basse.

—Je réfléchis, madame, reprit Loustal. Vous me demandiez tout à l'heure si je vous comprenais : à votre tour, vous devez comprendre qu'un homme comme moi, un homme que vous méprisez, doit peser attentivement des propositions de cette nature. Je n'ai pas de préjugés : ce que j'ai fait ne m'a jamais causé un remords. Cela viendra peut-être plus tard, quand j'aurai joui, comme un autre, jusqu'à satiété de la fortune. Mais jusqu'à présent je n'avais jamais cru dans ma simplicité qu'on devait faire ce qu'on avait promis de faire et qu'un serment vendu et payé était aussi respectable qu'une parole donnée pour rien. Il paraît que je me trompais, puisque vous admettez que je puis revendre une seconde fois la même marchandise et que vous me le dites en face et sans craindre de blesser ma délicatesse. Ce n'est pas bien, madame, de tenter ainsi la probité d'un pauvre diable qui n'a cherché à s'emparer des secrets de personne et qui, après avoir vécu misérablement pendant plus de quarante ans, n'a eu d'autre tort que d'avoir su profiter de ceux que le hasard lui a livrés, le hasard et aussi un peu la vigueur de ses poignets ; car votre mari, je m'en souviens, n'aurait pas partagé notre trouvaille si je n'avais pas été de force à lui en disputer la moitié.

—Enfin, monsieur, que ma démarche soit conforme ou non à vos intentions, que décidez-vous ?

—J'ai reçu quarante mille francs pour la remise du portefeuille.

—Une pareille somme suffit-elle pour que je puisse compter sur votre silence ? Faut-il la doubler ? Faut-il abandonner tout ce que je possède ? J'achèterais votre discrétion au prix même de la misère ! Mais parlez et abrégez un entretien qui est un supplice pour moi.

—Vous êtes maîtresse de votre fortune madame ?....

—Oui, monsieur.

—Vous pouvez la réaliser et en disposer à votre gré ?

—Dans quelques jours elle vous appartiendra.

—Bion ; dit Loustal, il ne s'agit plus, pour faire les choses loyalement et avec un avantage égal, que de déterminer la garantie que je vous donnerai. Je vois clairement ce que vous perdez, mais je ne vois pas ce que vous gagnez, et cela n'est pas juste. Après que je vous aurai dépouillé, qui vous répondra que je me tairai ? Je n'aurai plus d'intérêt à parler ? Mauvaise raison madame ; c'est ne rien entendre aux affaires que de les traiter de la sorte, et c'est une affaire que nous discutons ici, pas autre chose ; je vends, vous achetez. Voyons, madame, imaginez-vous un moyen qui puisse me lier à mon tour, et vous rassurer contre ma mauvaise foi. Ma signature n'est pas valable, on n'écrit pas de semblables reçus. Reste ma parole et c'est trop peu pour vous.

—Je l'accepterai, monsieur.

—Et cependant vous êtes venue ici pour me dire que vous en doutiez

Épargnez-moi, je vous prie, ces railleries cruelles, et terminons. Si plus tard vous rendez inutile ce dernier sacrifice, du moins j'aurai fait tout ce qui est en mon pouvoir, et aux yeux de Dieu, vous serez seul responsable ! Je vous reverrai dans huit jours.

—Soit

—Vous jurez alors de continuer à vous taire.

—Je le jurerai

—Pour quelle somme ?

—Pour celle que j'ai reçue, madame. Vous avez cru m'humilier, mais je vous forcerai à reconnaître que vous m'avez mal jugé. J'ai été payé pour me taire, et je me tairai sans qu'il soit besoin de me payer de nouveau ; c'est une lettre de change acquittée. Monsieur votre mari avait plus de confiance, et je suis sûr qu'il n'a jamais pensé que je le trahirais, dès qu'il a été convenu entre nous que je devais oublier ce que je savais. J'ai de la probité à ma manière, madame. On n'est pas un frippon parce qu'on tire un gain permis des fautes des autres. Madame n'a plus rien à me dire ; je vais la reconduire jusqu'à sa voiture.

Il prit un flambeau sur la cheminée, descendit devant Fanny les deux étages, et la quitta après l'avoir saluée avec les démonstrations les plus humbles et les marques exagérées d'un respect sincère. Rentré dans le salon, il sonna et donna ordre à une vieille servante d'introduire la personne qui attendait dans une autre pièce de l'appartement.

—Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-il à

Georges de Renneville, et m'excuser de vous avoir laissé seul si longtemps.

Quoique ce fût la première fois qu'il vint chez Loustal, Georges parut dès le premier moment disposé à se mettre fort à l'aise avec l'ancien marchand. Il ne fut pas même renversé sur son fauteuil, qu'il l'examina, à l'aide de son lorgnon, l'ameublement du salon et quelques tableaux qui complétaient la décoration. Cet examen fut suivi d'un mouvement dédaigneux de lèvres qui voulait dire : Il n'y a rien là qui vaille.

—Monsieur est connaisseur ? demanda Loustal.

—Qui ne l'est pas ?

—Moi, probablement, car je croyais que ces tableaux avaient quelque prix, et il n'est pas difficile de voir que monsieur pense autrement.

—C'est vrai ; mais rassurez-vous, je ne viens pas pour acheter de la peinture.

—Aussi bien, je ne fais plus le commerce. Je suis retiré des affaires.

—C'est pourtant une affaire que je veux vous proposer, reprit Georges. Asseyez-vous, monsieur, et écoutez-moi : Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. Duveyrier ?

—Deux ans à peu près : depuis qu'il a succédé à M. Lascourt.

—Vous aviez aussi connu M. Lascourt.

—Puis-je savoir pourquoi monsieur m'adresse ces questions ?

—Je vous le dirai tout-à-l'heure. Répondez d'abord :

—C'était un parfait honnête homme qui a laissé une réputation excellente et bien méritée.

—Je n'en doute pas, reprit Georges. Vous vous êtes présenté aujourd'hui chez M. Duveyrier pour un placement d'argent : quelle somme voulez-vous lui confier ?

—Dix mille francs, monsieur. Mais, encore une fois, je désire savoir de quel intérêt ces détails et ces renseignements peuvent être pour monsieur.

—Vous vous faites plus innocent et plus naïf que vous ne l'êtes, M. Loustal ; si vous ne le savez pas encore précisément, vous vous en doutez, au moins. Je continue. L'opération dont il s'agit est bonne,

—Je la crois excellente.

—Combien vous rapporteraient vos capitaux ?

—Six pour cent garantis.

—Et l'autre affaire qu'on vous a proposée ?

—Elle est meilleure, mais moins sûre. Huit pour cent.

—C'est déjà de l'usure ; mais je suppose

qu'elle ne vous effarouche guère. Je prendrai, et vous voulez, ces dix mille francs pour un an contre une obligation de douze mille. L'affaire a de quoi tenter ; on ne trouve pas tous les jours à un pareil taux, des emprunteurs parfaitement solvables. Je vous donnerai une première hypothèque pour peu que vous le désiriez.

—Je ne puis pas nier, monsieur, que dans cet moment-ci je n'aie une somme de dix mille francs de disponible, mais pourquoi vous adressez-vous à moi qui n'ai pas l'honneur de vous connaître ? Est-ce à notre rencontre chez M. Duveyrier que je dois cette marque de confiance ?

—C'est elle du moins qui m'a déterminé à venir vous voir ce soir même. Vous êtes un homme fort connu, monsieur Loustal, et j'ai avantagéusement dans certaine branche d'industrie anonyme.

—Pignore ce que monsieur veut dire.

—Au reste, poursuivit Georges sans s'arrêter : à dix inutiles récriminations de son interlocuteur, si vous aimez mieux garder votre argent, vous en êtes le maître. Je ne vous ai proposé de le prendre que pour entrer en matière. Dieu merci, je n'ai pas besoin d'emprunter. Au contraire, je puis faire des avances et même des cadeaux. Les deux mille francs d'intérêt, je vous les remettrai de la main à la main, sans recevoir le capital. Mais de votre côté, vous me vendrez des renseignements qui me sont nécessaires. S'ils ne sont pas en votre possession aujourd'hui, j'attendrai. Vous chercherez, vous vous informerez et vous trouverez, comme toujours. Vous avez, dites vous, connu autrefois M. Lascourt.

—Oui, monsieur : mais avant d'aller plus loin, avant toute question de votre part, je dois vous prévenir que je ne sais rien sur son compte que de parfaitement honorable, et je ne pense pas que monsieur veuille payer cher un bon témoignage le seul que je puisse rendre de son honneur et de sa probité. Ainsi notre marché ne peut avoir lieu : il n'a pas d'objet.

—Mon cher monsieur Loustal, je sais qui vous êtes : vous exercez un commerce dont les abus et les inconvenients n'ont pas été prévus par le législateur, et que vous avez l'habileté de maintenir sur les limites du code pénal. Les industriels vulgaires ouvrent boutique, mettent enseigne et écrivent au bout de leurs noms leur qualité de marchands patentés. Vous, vous êtes monsieur Loustal tout court, et personne n'en sait rien dans la rue : monsieur Loustal, rentier, ce qui ne veut rien dire. Vous n'avez chez vous, ni toiles, ni draps, ni cachemires : quelques mauvais tableaux pour votre satisfaction d'ama-

teur, quelques meubles lourdement dorés pour votre usage, voilà tout. Mais si vous n'étalez point derrière les carreaux d'un magasin les objets de luxe ou de nécessité qu'on rencontre chez vos confidés, si vous ne vendez pas les étoffes que les hommes portent sur le dos, vous possédez ici une denrée plus précieuse : leurs secrets, leurs actions, qu'ils croient les plus cachées, que vous allez, ramassant partout, et que vous débitez ensuite à tout acquéreur qui paie bien et comptant.

Loustal s'inclina. M. de Renneville poursuivait :

—Vous voyez que je suis bien instruit. La police n'a rien à faire chez vous ; d'ailleurs vous lui rendez dans l'accasion des services...

—Monsieur, interrompit Loustal, je vous prie de ne pas me confondre avec les mouchards.

—Je n'ai garde. Mais tous ces renseignements, dont vous ne contestez pas l'exactitude, m'ont été fournis en lieu sûr, hier ; par un de mes parents, qui, dans un poste élevé, surveille les surveillants de tout étage. Vous savez le tarif de la vente de beaucoup de femmes, de la complaisance de beaucoup de maris, de la conscience de certains fonctionnaires ; vous avez même eu l'adresse de servir d'intermédiaire à la fortune occulte de plusieurs personnages publics très compromis dans l'opinion, qui pensant avec raison qu'il n'y a pas d'homme plus certain de garder sa place que celui qui a mérité de la perdre, car on ne se compromet jamais seul, et les ennemis qu'on aurait si on était honnête deviennent nécessairement des amis et des complices intéressés pour leur propre compte à tenir la lumière sous le boisseau. Voilà qui est votre fonds de boutique, monsieur Loustal. J'ai quelques billets de mille francs à dépenser en fantaisies de cette nature : ouvrez vos tiroirs, et voyons votre assortiment.

—Je crains de ne pouvoir vous satisfaire, dit Loustal ; cependant, monsieur, parlez.

—Vous seriez peu disposé à révéler quelque secret fâcheux sur la probité de M. Lascourt. Personne que je sache n'en a fait l'objet d'un doute, et pour que vous ne l'ayiez pas emmagasinée avec vos autres marchandises avariées, il faut assurément qu'elle soit intacte.

—Je ne sais pas colomnier. Monsieur m'a jugé comme je mérite de l'être.

—Libre à vous de vous appliquer un éloge que j'adressais à un autre.

—Va toujours, pensa l'ancien marchand ; sois insolent à ton aise, chaque impertinence te coûtera un billet de cinq cents francs.

—Une action bonne ou mauvaise a toujours un motif, reprit M. de Renneville, et j'ai cherché souvent, sans y réussir, à m'expliquer l'ex-

trême générosité de M. Lascourt pour son ancien commis, pour un jeune homme qui n'était pas son parent et qu'il connaissait depuis peu de temps. Que savez-vous à cet égard !

Loustal garda le silence.

— Eh bien ! dit Georges, parlerez-vous ? Il me semble que toute question vaut une réponse, et qu'il est un peu tard pour jouer avec moi la délicatesse.

— Cinq cents francs de plus, murmura Loustal. Puis il ajouta à haute voix :

— Pardon, monsieur, je faisais un calcul. Cela vous coûtera trois mille francs, j'y perdrais à moins.

— Soit, répondit M. de Renneville en ouvrant son portefeuille dans lequel étaient plusieurs billets de banque.

— Imbécile que je suis, grommela l'autre entre ses dents : j'aurais dû encore attendre un quart d'heure : toute la somme y aurait passé.

— Que savez-vous ? répéta Georges.

— Je sais que Mme Lascourt est encore jeune, encore belle... et qu'il y a quelques années d'était une des plus jolies femmes de Paris... Que M. Lascourt, un brave et digne homme, a eu des soupçons... .

— Des soupçons mal fondés peut-être... mais pas de preuve... .

— Je sais encore qu'un soir il surprit le jeune homme avec sa femme, qu'il y eut une scène terrible et que le lendemain ils se battirent en duel. M. Duveyrier fut blessé à la poitrine et manqua mourir.

— Mais alors, dit Georges, comment Lascourt a-t-il consenti à l'enrichir plus tard ? Certaines offenses qui exigent une séparation ne s'opposent pas après le combat à une réconciliation entre les deux adversaires. Mais un mari outragé ne pardonne pas à qui lui a ravi l'honneur.

— Si M. Lascourt a reconnu, ou si on lui a fait reconnaître qu'il avait eu tort... tout s'explique. Pendant la convalescence du jeune homme, j'ai vu plusieurs fois M. Lascourt. Il était au désespoir. Il m'a dit que sa femme était innocente, qu'elle s'était justifiée... justifiée, ajouta-t-il en ricanant, d'avoir été surprise en tête-à-tête avec un jeune homme, les cheveux défaits, la figure bouleversée!... Mais bah ! on est si bête quand on est amoureux ! Une femme fait accroire à un homme tout ce qu'elle veut, celle-là surtout qui parle comme un livre.

— Enfin, vous pensez qu'il a existé une intrigue coupable entre elle et M. Duveyrier.

— J'en suis sûr, puisqu'elle le connaissait avant qu'il entra chez son mari, puisqu'ils se voyaient dans des bals où M. Lascourt n'allait pas, et quelle a vendu des diamants pour cacher les pertes au jeu de M. Alexandre. C'est assez positif, je crois.

— Voilà votre argent, dit Georges en se levant.

— Merci, monsieur.

[A CONTINUER.]

AUX LECTEURS DU COIN DU FEU.

Nous nous trouvons obligés d'annoncer aux nombreux lecteurs du *Coin du Feu*, que le nombre de ses Abonnés, après un essai d'un an, n'est pas suffisant pour nous permettre d'en continuer la publication à l'expiration du semestre courant. L'année sur le point d'expirer va nous laisser avec une perte assez considérable, eu égard à l'entreprise, et rien ne nous fait espérer un meilleur résultat pour une autre année.

Si l'on nous demande à connaître la cause de la chute d'une publication qui ne manquait assurément pas d'intérêt, et qui se distribuait à un si bas prix, nous répondrons que nous croyons pouvoir l'attribuer à l'habitude trop générale en ce pays de prêter ses journaux. Les lecteurs payants de toutes publications périodiques, devraient se convaincre qu'ils travaillent contre eux-mêmes lorsqu'ils prêtent ces publications : ils réduisent la somme des abonnements, et partant les moyens d'améliorer et d'augmenter ces publications, dont souvent même ils compromettent le succès, et amènent indirectement la chute. Ce ne sont pas les lecteurs qui ont manqué au *Coin du Feu*, mais les payeurs.

FRÉCHETTE & C^{ie}.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.